

# Le Petit Apiculteur



# **Le petit apiculteur**

Un livre écrit par Les Ecoruches, pour les enfants et les abeilles.

# PROLOGUE

J'ai toujours aimé les histoires qui semblent simples,  
mais qui continuent de parler longtemps après qu'on les  
a refermées.

Parmi elles, il y en a une qui m'a accompagné à  
différents moments de ma vie.

Je l'ai lue enfant sans tout comprendre.

Je l'ai relue plus tard en croyant la connaître.

Et à chaque fois, elle m'a appris quelque chose que je  
n'avais pas vu auparavant.

C'est sans doute cela, les vrais livres :  
ils grandissent avec nous.

En 2026, *Le Petit Prince* a quatre-vingts ans.

Quatre-vingts années pendant lesquelles il a traversé les  
générations,

touché des cœurs très différents,

et rappelé, avec une grande douceur,

ce que les grandes personnes ont parfois oublié.

Je ne suis ni écrivain, ni poète.

Je suis apiculteur.

Et pourtant, il m'a semblé, un jour,

qu'il fallait répondre à ce livre.

Non pas pour l'imiter — cela serait impossible —

mais pour lui adresser, à ma manière, un remerciement.

Ce livre que vous tenez entre les mains est donc né  
ainsi.

Comme un clin d'œil.

Comme un hommage.

Comme une tentative, en toute humilité,

de prolonger une conversation commencée bien avant  
moi.

Je l'ai écrit d'abord pour les enfants.

Parce qu'ils regardent encore le monde sans le presser.  
Parce qu'ils savent s'arrêter pour ce qui semble petit.  
Et parce que, sans toujours le savoir,  
ils portent déjà une grande responsabilité : celle de  
demain.

Si j'avais voulu écrire un livre d'apiculture pour les  
grandes personnes,  
j'aurais parlé autrement.

J'aurais parlé de techniques.  
D'élevage de reines, de jours précis, de calendriers à  
respecter.

J'aurais expliqué les différents types de ruches, les  
différentes espèces d'abeilles,  
les méthodes, les cadres, les gestes exacts.

J'aurais fait un livre ordonné, précis, contrôlé.  
Un livre qui rassure, parce qu'il donne l'impression de  
tout comprendre.

Mais ce n'est pas celui-ci.

Celui-ci ne cherche pas à expliquer les abeilles.  
Il cherche à les faire ressentir.

Bien sûr, les grandes personnes peuvent aussi le lire.

Mais il faudra, pour cela, qu'elles acceptent  
de redevenir un peu enfants.

En ce moment, nous sommes au printemps.

C'est une saison très exigeante pour les abeilles.

Elles travaillent sans relâche,  
et elles demandent, en retour, beaucoup d'attention.

Il m'a donc fallu écrire entre deux visites de ruches,  
entre deux journées passées dans la lumière et le vent,  
souvent avec peu de temps,  
mais toujours avec beaucoup d'envie.

Je me suis largement inspiré de l'œuvre d'Antoine de Saint-Exupéry,  
et en particulier du *Petit Prince*.

Son écriture, sa manière de dire les choses simplement,  
et sa façon d'aborder des sujets essentiels  
m'ont guidé tout au long de ce travail.

Je n'aurais pas su écrire ce livre sans lui.

Je dois aussi dire que je n'ai pas été seul.

J'ai été assisté par l'intelligence artificielle pour  
m'aider à mettre en forme certaines idées,  
à organiser le récit, et à trouver parfois les mots que je  
cherchais.

Mais les idées, elles, viennent du terrain.

Elles viennent des abeilles.

Elles viennent du vivant.

Si ce livre vous touche, alors ce sera grâce à elles.

Et si, en le refermant,  
vous regardez un peu différemment une fleur,  
une abeille,  
ou même le silence d'un arbre...

alors j'aurai réussi.

# Chapitre 1



# Chapitre I :

## Les fourmis et l'araignée

Quand j'avais six ans, je passais beaucoup de temps à regarder des choses que les grandes personnes trouvent trop petites pour mériter qu'on s'y arrête.

Dans la cour de récréation, pendant que les autres enfants couraient, criaient, se poursuivaient et tombaient, moi je m'agenouillais près des fissures du sol pour observer les fourmis. Elles avançaient en longues files appliquées, comme si elles connaissaient un secret important. Elles portaient des miettes plus grandes qu'elles, se heurtaient, s'arrêtaient un instant, puis repartaient avec un sérieux admirable. Je les regardais si longtemps que la sonnerie de la fin de la récréation arrivait toujours trop vite.

Quelquefois, un enfant passait près de moi et écrasait du bout de sa chaussure toute une file de travailleuses.

Je ne sais pas si c'était par simple méchanceté ou si seulement il n'avait pas pris le temps de les regarder.

J'ai très tôt découvert que les grandes personnes et les enfants pressés ont cela de commun : ils traversent le monde comme s'il n'y avait rien à y voir.

Un autre jour, à l'école, le maître nous apprenait à tracer des triangles au tableau. Il expliquait avec beaucoup de soin comment faire une forme exacte, avec des côtés bien nets et des angles bien propres. Mais moi, au lieu de regarder le tableau, je regardais une araignée dans le coin de la fenêtre. Elle tissait sa toile entre deux montants avec une patience si parfaite qu'aucun compas, aucune règle, aucun crayon

n'auraient su m'émouvoir davantage.

Elle faisait, sans outil et sans bruit, des figures bien plus mystérieuses que tous les triangles de la classe.

Le maître me surprit à rêver devant la fenêtre, et, pour m'apprendre à être attentif aux choses sérieuses, il me changea de place. Il me mit contre un mur nu, loin de la lumière, loin de la vitre, loin de l'araignée. Il pensait ainsi me rapprocher du savoir.

Mais il me semblait plutôt qu'on m'éloignait du monde.

Les grandes personnes aiment beaucoup les lignes droites, les leçons bien rangées, les vérités qu'on peut écrire à la craie. Elles se méfient de ce qui bourdonne, rampe, tisse ou frémit. Elles trouvent cela distrayant. Elles disent : « Ce n'est pas le moment. » Ou bien : « Cela ne sert à rien. »

Et pourtant, j'en suis sûr, ce qui ne sert à rien est parfois ce qu'il y a de plus important.

Car observer demande du temps. Et ce qui est important demande toujours du temps.

Alors, en grandissant, j'ai fait comme tout le monde. J'ai essayé d'oublier les fourmis, les araignées, les bêtes minuscules et les longues heures silencieuses. J'ai cherché à devenir un homme raisonnable. Un homme occupé. Un homme capable de produire quelque chose de visible, de comptable, de sérieux.

J'ai cru pendant un temps que j'y étais parvenu.

Puis un jour, en revenant vers les abeilles, j'ai compris que je n'avais rien retrouvé de nouveau.

J'avais seulement retrouvé l'enfant qui s'arrêtait dans la cour de l'école pour regarder vivre les petites choses.

Et c'est peut-être pour cela que je suis devenu apiculteur. Redevenir élève de la nature, un disciple de la vie. L'humilité d'apprendre des petites choses, et le

plaisir de se laisser surprendre par l'intelligence et la force du vivant.

Car il faut beaucoup observer pour aimer les abeilles. Et il faut beaucoup aimer le vivant pour accepter de ne pas le brusquer. Les abeilles ne livrent rien à ceux qui vont trop vite. Elles demandent qu'on s'approche avec patience. Elles semblent dire aux hommes ce que les hommes oublient sans cesse : qu'il faut du temps pour comprendre, du temps pour apprendre, et du temps pour vivre.

# Chapitre II



## Chapitre II :

### La rencontre

Puisque je parle ici d'abeilles, je dois d'abord parler du lieu où je l'ai rencontré.

C'était sur le rucher de Bernargues, sur la commune d'Aniane.

Là-bas, on est en pleine garrigue.

Les grandes personnes diraient sans doute qu'il ne s'agit que d'un paysage sec, pierreux, un peu désertique, avec des arbustes bas, quelques pins, des sentiers de poussière et beaucoup de soleil. Elles trouveraient peut-être l'endroit trop nu, trop isolé, trop silencieux. Elles diraient qu'il n'y a presque rien.

Elles se tromperaient encore.

Car la garrigue n'est jamais vide.

Elle paraît pauvre à ceux qui passent trop vite. Mais à qui s'arrête un peu, elle révèle une abondance discrète, une richesse austère, un monde de parfums, de lumière et de patience.

Il y avait là du romarin à perte de vue, du thym accroché aux pierres blanches, des arbousiers plus sombres, des touffes de cistes, et plus loin des pinèdes qui semblaient retenir un peu d'ombre pour les heures brûlantes. Le vent passait sur tout cela avec douceur, emportant tantôt une odeur de résine, tantôt une odeur de plante sèche, tantôt ce parfum mêlé de miel sauvage et de soleil qui appartient aux terres où les abeilles se plaisent.

Par endroits, la terre semblait presque déserte. Et pourtant elle vivait de partout. Il suffisait de tendre l'oreille pour entendre le frottement d'une branche, le bourdonnement d'un insecte, l'appel lointain d'un oiseau, ou ce grand silence habité que l'on ne rencontre que dans les lieux très seuls.

Le rucher était là, dans cette solitude.

Un peu à l'écart du monde, comme s'il avait fallu le mériter.

On n'y arrivait pas tout de suite. Il fallait d'abord avancer sur un chemin bordé de pierres, de touffes sèches et d'arbustes odorants. Puis il fallait passer à travers un tunnel.

Ce tunnel ne laissait plus passer le train depuis longtemps. Seulement quelques randonneurs et chasseurs l'empruntaient de temps en temps. Il avait quelque chose de secret. On avait l'impression, en le traversant, de quitter peu à peu le monde ordinaire. Derrière soi restaient les routes, les habitudes, les paroles inutiles. Et devant soi s'ouvraient la lumière, la garrigue et les ruches.

C'était presque un passage.

Comme si l'on entrait non seulement dans un lieu, mais dans une autre manière de regarder.

De l'autre côté, tout semblait plus vaste.

Le ciel prenait plus de place. Les collines s'étendaient avec une lenteur majestueuse. Les pins découpaient leurs ombres minces sur la poussière claire. Les plaques de romarin et de thym couraient sur la terre comme une mer basse et parfumée. Et les ruches, posées là dans cette immensité, avaient l'air modestes et précieuses, comme des coffres pleins d'un trésor vivant.



C'est dans ce paysage que j'ai rencontré le petit apiculteur.

Je me souviens très bien de ce matin-là, parce qu'il y avait ce vent léger qui ne dérange ni les herbes ni les abeilles, et qu'on entendait, dans la garrigue, ce silence particulier qui n'est pas une absence de bruit, mais une présence du monde.

J'étais allé près des ruches de bonne heure.

À cette heure-là, la lumière ne tombe pas encore franchement sur les choses : elle les approche avec douceur. Les pierres gardent un peu de la fraîcheur de la nuit, le thym sent plus fort qu'à midi, et les abeilles commencent seulement à tracer dans l'air leurs premiers chemins invisibles.

C'est alors que je l'ai vu.

Il était assis sur une vieille palette, un peu à l'écart des ruches. Il portait un voile trop grand pour lui. Son pantalon avait pris la poussière des chemins, et ses chaussures étaient couvertes de terre sèche.

Il ne paraissait ni perdu, ni inquiet, ni pressé.

Il regardait les abeilles avec un sérieux si calme que je m'arrêtai sans rien dire. J'eus envie de lui demander : « Que fais-tu ici ? » Mais le moment était si paisible, et si mystérieux, que je n'eus pas le cœur à l'interrompre.

Au bout d'un moment, il leva les yeux vers moi.

Et sans me saluer, sans demander qui j'étais, sans même sembler surpris de me voir là, il me dit :

— Dessine-moi une abeille.

Comme toutes les demandes vraiment importantes, celle-ci me prit au dépourvu.

Je restai un instant sans répondre.

Puis, comme les grandes personnes qui veulent toujours

comprendre avant d'accepter, je lui demandai :

— Pourquoi ?

Il répondit avec une simplicité déconcertante :

— Comme ça elle ne pourra pas me piquer.

Puis il ajouta, avec beaucoup de sérieux :

— Je ne veux pas qu'elle meure. Je sais bien que si une abeille me pique, elle mourra. Et j'en ai besoin pour chez moi.

Il ajouta dans un murmure tremblant en baissant les yeux :

- Je ne veux pas qu'elle meure, elle aussi.

Cette réponse me troubla.

Je n'avais jamais entendu quelqu'un parler d'une abeille avec une telle précaution. Les grandes personnes parlent volontiers de quantité, de kilo de miel, de nombre de ruches, de palettes de pots de miel. Mais elles parlent rarement d'une seule abeille comme d'une vie qu'il faut ménager.

Je n'avais jamais su dessiner autre chose que des formes géométriques. Équipe nécessairement des mes outils scolaires, une règle, un compas, une équerre et même un rapporteur. Mais sans mes outils, sans mes armes contre mon absence de talent j'étais démuné. Et puis je n'avais pas de place pour la créativité. Les grandes personnes m'avaient d'ailleurs convaincu depuis longtemps que je n'avais aucun talent pour cela. Elles avaient toujours une bonne raison pour vous décourager d'essayer : ce n'était pas ressemblant, pas utile, pas exact, pas propre.

Alors j'avais cessé de dessiner.

Mais lorsqu'un petit garçon vous demande une abeille avec ce ton de nécessité tranquille qu'emploient parfois

les enfants, il devient difficile de parler de son manque de talent.

Je tirai de ma poche un vieux carnet et un crayon.

Je dessinaï une abeille comme je pus.

Elle avait un corps un peu trop rond, des ailes trop petites, et des pattes incertaines.

Le petit apiculteur regarda mon dessin avec beaucoup d'attention.

Puis il secoua la tête.

— Non, dit-il. C'est une mouche. J'ai vraiment besoin d'une abeille.

Je dois avouer que mon premier dessin n'était pas très réussi. Alors j'en fis un second.

Il le regarda, puis se mit à rire.

— Non, dit-il encore, ça c'est un papillon.

J'en fis un troisième, en y mettant tout mon soin, toute ma concentration, et le peu de talent que j'avais conservé.

Il l'examina longtemps.

Puis il sourit.

— Celle-là, dit-il, c'est bien une abeille... mais elle est trop vieille.

Il y eut alors un silence.

Et dans ce silence, je me rappelai une histoire que j'avais lue autrefois, quand j'étais enfant. Celle d'un aviateur qui, ne sachant pas dessiner un mouton, avait fini par dessiner une caisse.

Alors je traçai un carré bien net. Mes études scientifiques m'avaient au moins appris cela : les formes géométriques sont souvent plus simples que les êtres vivants. Il est beaucoup plus facile de dessiner un

carré qu'une abeille.

Un peu agacé, je lui tendis le papier en disant :

— Tiens. Voilà une ruche.

Le petit apiculteur regarda le dessin avec surprise, et même avec une sorte d'effroi.

— Mais il y en a beaucoup trop ! dit-il. Je ne voulais qu'une abeille.

Je lui répondis alors, sans trop savoir pourquoi, comme si les mots venaient d'eux-mêmes :

— Une abeille toute seule ne sert presque à rien. C'est fragile, cela ne tiendra pas longtemps. Une abeille ne vit que quelques semaines. Elle peut butiner, chercher, construire un peu, mais seule, elle ne peut ni faire du miel, ni élever des petits, ni garder la chaleur, ni défendre une maison. Ce qui est important, ce n'est pas l'abeille seule. C'est toute la colonie.

Le petit apiculteur ne disait rien. Il regardait toujours mon dessin.

Alors je continuai :

— Une ruche, ce n'est pas une addition d'abeilles. C'est un peuple. Chacune y fait une chose minuscule, mais ensemble elles accomplissent quelque chose qui les dépasse toutes. L'une nettoie, l'autre nourrit, une autre ventile, une autre veille, une autre bâtit. Il y a celles qui partent au loin chercher les fleurs, et celles qui restent pour prendre soin du dedans. Aucune ne pourrait vivre seule comme vit la ruche. Et pourtant la ruche n'existe que par elles toutes.

Je m'arrêtai un instant.

Puis j'ajoutai :

— Les hommes admirent souvent la force quand elle est solitaire. Moi, je crois qu'il existe une force bien

plus grande : celle qui sait agir ensemble. Les abeilles ne sont ni les plus grandes, ni les plus puissantes, ni les plus redoutables. Mais elles savent faire peuple. Et c'est peut-être cela, leur intelligence.

Le petit apiculteur réfléchit longtemps.

Puis son visage s'adoucit.

Il prit le dessin entre ses mains avec précaution, comme s'il s'agissait de quelque chose de fragile et de précieux.

Et finalement, il dit :

— Alors, ça ira.



# Chapitre III :

## Une ruche, des abeilles.

Le petit apiculteur avait soif d'apprendre.

Il me posait beaucoup de questions.

Il voulait savoir l'âge des abeilles, combien de temps elles vivaient, ce qu'elles mangeaient, si elles dormaient, comment elles travaillaient, comment elles se parlaient, comment elles faisaient pour bâtir droit dans l'obscurité, et pourquoi elles semblaient toujours pressées sans jamais avoir l'air désordonnées.

Il me demandait tout cela avec un sérieux extraordinaire.

On sentait bien qu'il ne posait pas des questions pour faire la conversation, comme le font parfois les grandes personnes quand elles n'ont rien d'important à se dire. Non. Lui, il voulait comprendre pour de vrai.

Je lui répondis donc du mieux que je pus.

Je lui expliquai qu'une abeille ne vit pas très longtemps, du moins lorsqu'elle est ouvrière et qu'elle travaille dehors aux beaux jours. Je lui dis qu'elle mangeait surtout ce qu'elle trouvait dans les fleurs, le nectar pour l'énergie, le pollen pour la force, et qu'à l'intérieur de la ruche elle recevait aussi la nourriture préparée par les autres. Je lui dis encore que les abeilles dorment, d'une certaine manière, ou du moins qu'elles se reposent, car même les plus courageuses ont besoin de silence.

Il écoutait tout cela sans m'interrompre.

Puis, dès que j'avais terminé une réponse, il posait une autre question.

Mais il y avait une chose étrange.

Lui, qui voulait tout savoir de mes abeilles, ne répondait presque jamais aux questions que je lui posais.

Je ne parvenais pas à savoir ce qu'il faisait là, ni d'où il venait.

Quand je lui demandais :

— Es-tu arrivé ce matin ?

Il me répondait :

— Est-ce que les abeilles boivent quand il fait très chaud ?

Ou bien si je lui disais :

— Qui t'a conduit jusqu'ici ?

Il me demandait aussitôt :

— Comment elles savent que c'est leur ruche et pas une autre ?

Ainsi, de question en question, il apprenait tout ce qu'il voulait, et moi je n'apprenais presque rien.

A un moment, il me regarda longuement, puis il me demanda :

— Est-ce que tu vis ici, au milieu de tes abeilles ?

Je lui répondis que non.

Je lui montrai ma camionnette, qui était garée un peu plus loin, à l'ombre maigre de quelques pins.

Je lui expliquai que je venais au rucher pour voir mes abeilles, pour m'assurer qu'elles allaient bien, pour prendre soin d'elles, pour surveiller les floraisons, pour ajouter ou enlever ce qu'il fallait, pour réparer,

observer, apprendre encore. Puis je repartais.

Je lui dis aussi qu'avec cette camionnette je pouvais transporter mon matériel, les hausses, les cadres, les outils, et parfois même les ruches, lorsque venait le temps des transhumances.

Il parut très surpris.

Je compris qu'il lui semblait étrange qu'on puisse aimer les abeilles sans vivre nuit et jour à côté d'elles.

Il resta silencieux un moment, puis il dit :

— Moi, je croyais qu'il fallait être toujours sur place pour s'en occuper.

— Non, lui répondis-je. Il faut surtout revenir. Souvent. Et regarder. Les abeilles n'aiment pas qu'on les dérange tout le temps. Elles préfèrent qu'on soit attentif plutôt que présent sans cesse. Des fois je viens les voir, pour ne pas les déranger je n'ouvre pas la ruche. Je les regardes juste entrer et sortir. Et en fonction de ce que j'observe, cela me suffit à savoir qu'elles vont bien et qu'elles n'ont pas besoin de moi.

Il réfléchit à tout cela avec gravité.

Puis il demanda :

— Et pour ma ruche, comment est-ce que je vais faire pour la transporter ?

C'était la première fois qu'il parlait si naturellement de sa ruche, comme si elle existait déjà, comme si elle l'attendait quelque part.

Je saisis alors l'occasion que j'attendais depuis longtemps.

— Où habites-tu donc ? lui demandai-je. D'où viens-tu ?

Il baissa les yeux, comme s'il observait une pensée posée à ses pieds.

Puis il répondit simplement :

— J’habite loin.

C’était peu. Mais c’était déjà quelque chose.

Je voulus en savoir davantage.

— Loin comment ?

Il me répondit :

— Plus loin que ta camionnette.

Je regardai ma camionnette, qui m’avait toujours semblé suffisante pour aller d’un rucher à l’autre, d’un champ à l’autre, d’une saison à l’autre.

Elle me parut soudain un véhicule bien ordinaire.

Le petit apiculteur continua :

— Moi, je n’ai pas de camion.

Il disait cela sans tristesse, comme on constate une évidence.

— Alors, repris-je, comment feras-tu pour emporter ta ruche jusque chez toi ?

Il demeura silencieux un long moment.

Il regardait les abeilles qui entraient et sortaient d’une ruche avec leur obstination lumineuse. On aurait dit qu’il écoutait quelque chose que je n’entendais pas.

Puis son visage s’éclaira.

Il sourit.

— Ah, dit-il, ça y est. J’ai trouvé une solution.

Je lui demandai quelle était cette solution.

Mais il ne me répondit pas.

C’était sa manière.

Quand il avait trouvé quelque chose d’important, il le

gardait d'abord un peu pour lui, comme on garde dans sa main une graine avant de la planter.

À la place, il me posa une autre question.

— Comment les abeilles font-elles pour ne pas se perdre ?

— Se perdre ?

— Oui. Quand elles vont loin de la ruche. Comment savent-elles revenir ? Si elles s'en vont très loin, est-ce qu'elles ont peur ? Est-ce qu'elles se trompent de maison ? Est-ce qu'elles oublient le chemin ?

Il me regardait avec une inquiétude très sincère.

Je compris qu'il ne posait pas cette question seulement pour la beauté de la science. Il s'inquiétait vraiment pour elles.

Je lui expliquai alors que les abeilles connaissent le soleil, qu'elles sentent la terre, qu'elles lisent le paysage à leur manière, qu'elles retiennent les formes, les ombres, les odeurs, et qu'elles savent aussi se renseigner les unes les autres. Je lui parlai de leur danse, de cette manière admirable qu'elles ont d'indiquer à leurs sœurs où se trouvent les fleurs, l'eau ou les arbres en miellée. Je lui dis qu'une abeille seule paraît minuscule, mais qu'ensemble elles inventent une intelligence qui dépasse chacune d'entre elles.

Il écouta tout cela avec de grands yeux.

Puis il dit :

— Alors elles sont très courageuses.

— Oui, répondis-je. Et très savantes aussi.

Il resta pensif.

Puis il ajouta d'une voix douce :

— De toute façon, dans mon monde, elles n'iront pas

très loin.

Je le regardai.

C'était la première fois qu'il parlait ainsi.

— Ton monde ? lui demandai-je.

Il répondit tranquillement :

— Oui. Il est si petit qu'une abeille pourra en faire le tour.

Je ne dis rien.

Les grandes personnes hausseraient sans doute les épaules en entendant cela. Elles demanderaient immédiatement le diamètre exact de ce monde, sa situation géographique, son statut cadastral, sa température moyenne, ou bien si l'on y trouve un réseau convenable et une route praticable.

Moi, j'avais déjà appris qu'avec le petit apiculteur, il valait mieux ne pas poser trop vite les mauvaises questions.

Je regardai simplement la garrigue autour de nous, la poussière claire, le romarin, le thym, les ruches posées au soleil, et cet enfant silencieux qui parlait de son monde comme d'autres parlent de leur jardin.

Et je sentis qu'une histoire plus étrange encore que celle des abeilles commençait.

# Chapitre IV



## Chapitre IV :

### Le monde du petit apiculteur

Peu à peu, à force de silence, de questions et de réponses incomplètes, le petit apiculteur commença à me parler de son monde.

Cela ne se fit pas d'un seul coup.

Avec lui, les choses importantes n'arrivaient jamais brutalement. Elles venaient comme le jour dans la garrigue : d'abord une lueur à peine visible, puis une clarté plus sûre, puis tout le paysage qui se révélait sans bruit.

C'est ainsi que je compris peu à peu d'où il venait.

Il ne venait ni d'un village, ni d'une ville, ni d'un mas caché derrière les pins.

Il venait d'une toute petite planète.

Une planète si petite qu'elle n'appartenait qu'à lui. Ou plutôt, il vaudrait mieux dire qu'il appartenait un peu à cette planète, car on ne possède jamais vraiment ce qu'on aime et ce dont on prend soin chaque jour.

Il y vivait seul.

Enfin, pas tout à fait seul.

Car sur cette petite planète il y avait un pommier.

Un grand et vieux pommier.

Il était là depuis toujours, ou du moins depuis aussi loin que remontaient les souvenirs du petit apiculteur. Sur une planète si petite, un arbre prend tout de suite beaucoup de place. Celui-là était immense. Il était

majestueux et un peu mystérieux. Son tronc avait la noblesse des vieux êtres qui ont vu passer beaucoup de saisons. Ses branches s'étendaient largement, comme si elles voulaient retenir un peu du ciel.

Le petit apiculteur prenait soin de ce pommier comme d'un ami très ancien.

C'était même davantage qu'un ami.

C'était presque toute sa vie.

Quand l'arbre fleurissait, sa planète semblait sourire. Les fleurs blanches et légères s'ouvraient d'un seul coup, comme si le pommier avait attendu longtemps avant d'oser être heureux. Alors toute la planète s'éclairait.

Quand les fleurs se fanaient, il savait que le temps passait.

Quand les feuilles donnaient plus d'ombre, il savait que les jours devenaient longs.

Et quand l'hiver arrivait, et que le pommier se tenait nu dans le froid, les oiseaux venaient se percher sur ses branches sombres pour s'y reposer et chanter.

Ainsi cet arbre était aussi son calendrier.

Il lui disait les saisons mieux que les horloges des grandes personnes.

Mais il y avait un grand chagrin.

Le pommier fleurissait chaque année.

Et chaque année, les fleurs se fanaient sans donner de pommes.

Le vieux pommier n'avait jamais porté de fruit.

Le petit apiculteur m'expliqua cela avec une gravité qui me toucha beaucoup. Il ne disait pas seulement qu'un arbre ne faisait pas de pommes. Il parlait comme on parle d'un espoir toujours repoussé.

Puis il me révéla la chose la plus importante.

Son pommier était vieux.

Il allait bientôt mourir.

Je compris alors pourquoi il était venu.

Sur sa petite planète, il n'y avait pas d'abeilles.

Le pommier pouvait bien fleurir, il ne pouvait pas être visité, reconnu, fécondé comme il l'aurait fallu. Il offrait ses fleurs au vent, à la lumière, au ciel, mais personne ne venait vraiment répondre à cet appel.

Le petit apiculteur me dit que le pommier lui avait demandé de trouver des abeilles.

Les grandes personnes souriraient certainement si on leur disait qu'un pommier peut demander quelque chose. Elles diraient que les arbres ne parlent pas.

Elles ont raison, bien sûr.

Mais elles oublient toujours que le silence aussi peut demander. Et qu'un arbre très vieux, lorsqu'on vit seul avec lui depuis longtemps, finit par vous confier ses peines autrement qu'avec des mots.

Le petit apiculteur avait compris que, si des abeilles venaient butiner les fleurs du pommier, alors peut-être il ferait enfin des pommes.

Et si les pommes tombaient à terre lorsqu'elles seraient mûres, leurs pépins pourraient donner naissance à d'autres pommiers.

Ainsi le vieux pommier pourrait continuer à vivre à travers eux.

Il ne serait pas tout à fait perdu.

Il aurait une descendance.

Il laisserait derrière lui autre chose qu'une souche vide et une ombre disparue.

Le petit apiculteur parlait de cela avec une simplicité bouleversante.

— S'il fait des pommes, me dit-il, alors il pourra rester un peu.

— Rester où ? lui demandai-je.

— Dans les autres pommiers.

Je ne trouvai rien à répondre.

Il m'expliqua encore que, si le pommier mourait sans pommes, les oiseaux n'auraient plus d'arbre où venir chanter. Ils ne pourraient plus se percher au matin, ni saluer le soleil, ni faire entendre leur musique quand le froid rend tout le reste silencieux.

Et cela, pour lui, était presque aussi grave que la mort du pommier.

Car il aimait s'asseoir dans l'herbe, le dos contre le tronc, et écouter les oiseaux. C'était ce qu'il préférait.

Mais prendre soin de son pommier ne suffisait pas à le sauver.

Le petit apiculteur avait aussi un ennemi.

Ou plutôt son pommier en avait un.

C'était un parasite qu'il appelait le zozère.

C'était un petit insecte, presque rien, de ceux que les grandes personnes ne remarquent pas et qu'elles écraseraient sans y penser si elles les voyaient sur une table. Mais sur un arbre, ce presque rien devient parfois un grand danger.

Le zozère venait creuser le bois.

Peu à peu, il perçait l'écorce, entraît dans les branches, ouvrait des galeries invisibles, rongait de l'intérieur ce qui semblait encore vivant de l'extérieur.

Ainsi font beaucoup de menaces : elles travaillent en silence.

Alors, tous les matins, le petit apiculteur inspectait son pommier. Il cherchait les traces du parasite. Il surveillait les trous, les sciures, les blessures du tronc. Et lorsqu'il trouvait le zozère, il devait l'empêcher de continuer.

Cela le rendait triste.

Car il n'aimait pas tuer les insectes.

— Je n'aime pas leur faire du mal, dit-il. Mais si je ne fais rien, c'est le pommier qui mourra. Et si le pommier meurt, les oiseaux ne chanteront plus.

Je reconnus dans cette peine qu'il existe des tristesses qui naissent du devoir.

On peut aimer le vivant, et devoir pourtant protéger une vie contre une autre.

Un jour, me raconta-t-il, le petit apiculteur était tombé malade.

Pendant une semaine entière, il n'avait pas pu s'occuper du pommier.

Alors les zozères étaient venus plus nombreux. Ils étaient montés sur le vieux tronc, avaient commencé à creuser le bois, à manger certaines branches, à avancer dans l'arbre comme une maladie cachée.

Quand le petit apiculteur avait enfin pu se relever, le pommier avait déjà beaucoup souffert.

Il avait failli mourir.

Heureusement, une branche importante n'avait pas été atteinte.

Alors le petit apiculteur avait coupé les branches malades, celles que les parasites avaient trop blessées. Le pommier avait dû perdre une partie de lui-même

pour continuer à vivre.

Mais il était reparti.

Grâce à ce soin sévère, il avait tenu bon.

Lorsqu'il eut fini de parler, nous restâmes longtemps en silence.

Les ruches bourdonnaient doucement autour de nous.

Le thym chauffait au soleil. Un peu de vent passait dans les pins.

Puis il dit, presque pour lui-même :

— Ce que je préfère, c'est m'asseoir dans l'herbe, contre son tronc. J'écoute les oiseaux. Et je regarde le soleil se lever. Ou se coucher.

Il sourit un peu.

— Quand on a un arbre, dit-il, on n'est jamais tout à fait seul.



## Chapitre V :

### Les guêpiers

Je continuais mes visites de ruches et nous étions restés longtemps sans presque parler.

Parfois, avec le petit apiculteur, le silence n'était pas vide. Il ressemblait à ces heures du matin où rien ne semble encore décidé, mais où tout est déjà en train de commencer.

Nos regards firent attirés vers le ciel.

Au-dessus de nous, à basse altitude, passaient des oiseaux magnifiques.

Ils étaient pleins de couleurs. On aurait dit qu'ils avaient emporté dans leurs plumes un peu du bleu du ciel, un peu de la chaleur de la terre, un peu du soleil lui-même. Leur vol était souple, vif, précis. Ils tournoyaient au-dessus des ruches avec une grâce étrange, comme s'ils dansaient dans l'air.

Le petit apiculteur les regardait avec admiration.

Puis il me demanda :

— Qu'est-ce qu'ils font ?

Je levai la tête.

— Ce sont des guêpiers, lui dis-je.

Il répéta le mot à voix basse, comme on goûte un fruit inconnu.

— Des guêpiers...

Puis il ajouta :

— Ils sont très beaux.

— Oui, répondis-je. Très beaux.

Il continua à les observer encore un moment.

Puis il me demanda :

— Pourquoi ils viennent ici ?

Je lui répondis :

— Parce qu'ils chassent.

Il se tourna vers moi.

— Ils chassent quoi ?

— Les abeilles.

À peine eus-je dit cela que son visage changea.

Il y eut dans ses yeux une inquiétude immédiate, presque une peine.

— Ils mangent les abeilles ?

— Oui.

Il parut profondément troublé.

— Mais si tu aimes tes abeilles, dit-il, pourquoi tu laisses faire les guêpiers ? Il faut les protéger.

Je reconnus là cette logique droite des enfants, qui aiment d'abord ce qu'ils ont appris à aimer, et voudraient aussitôt le mettre à l'abri de tout.

Puis il ajouta, avec une inquiétude plus grande encore :

— Moi aussi, sur mon monde, j'ai des oiseaux. Est-ce que mes oiseaux vont manger mes abeilles ?

Je pris un peu de temps avant de répondre.

Car il y a des choses qu'on explique mal lorsqu'on va trop vite. Et les choses du vivant demandent de la patience, comme les abeilles demandent de la patience, comme les arbres demandent de la patience, comme

l'amitié elle-même en demande.

Alors je lui dis :

— Les abeilles ne vivent pas seules. Elles font partie d'un ensemble plus grand qu'elles. Elles appartiennent à un monde où chaque vie rejoint d'autres vies. Les fleurs ont besoin des abeilles. Les abeilles ont besoin des fleurs. Et les oiseaux, parfois, ont besoin des abeilles.

Il m'écoutait sans bouger.

— On appelle cela un équilibre, poursuivis-je. Les grandes personnes aiment beaucoup les mots compliqués. Elles diraient peut-être : un écosystème. Mais cela veut simplement dire que personne ne vit tout à fait pour soi seul.

Il regarda de nouveau les guêpiers.

Ils traversaient le ciel avec des cris clairs, comme s'ils dessinaient une fête au-dessus de nos têtes.

— Pourtant, dit-il, ils les mangent.

— Oui, répondis-je. Ils en mangent quelques-unes. Mais ils ne prennent pas toute la ruche. Ils nourrissent aussi leurs petits. Eux aussi ont une vie à porter. Eux aussi ont des nids, des saisons, des faim à apaiser.

Il resta pensif.

Alors je lui expliquai quelque chose qu'il ignorait encore.

— Les abeilles qui sortent pour butiner ne sont pas les plus jeunes. Une ouvrière ne passe pas toute sa vie dehors. Au début, elle reste dans la ruche. Elle y travaille à l'intérieur. Elle nettoie, elle nourrit, elle bâtit, elle veille, elle apprend les métiers obscurs et patients du dedans. Puis, plus tard, lorsqu'elle a déjà beaucoup donné, elle devient butineuse. Alors elle part dans les champs, dans les bois, dans les friches, chercher le

nectar, le pollen, l'eau, la propolis, tout ce qu'il faut pour la colonie.

Le petit apiculteur suivait mes paroles avec une attention grave.

— Et ce sont elles que les oiseaux attrapent ? demanda-t-il.

— Oui. Le plus souvent, ce sont des butineuses. Souvent les plus lentes, les plus fatiguées, les plus usées par le travail. Celles qui ont déjà beaucoup vécu pour la ruche.

Il baissa la tête.

Je compris que cela le rendait triste.

Alors je continuai plus doucement :

— Une abeille ouvrière ne vit pas très longtemps. Et pendant ces 45 jours, elle travaille beaucoup. Et souvent elle meurt dehors. Elle meurt en chemin, dans une fleur, dans l'herbe, au bord d'une goutte d'eau, ou bien en revenant chargée de nectar. Elle donne sa vie à quelque chose de plus grand qu'elle. C'est cela, une ruche. Une grande vie faite de milliers de petites vies.

Il y eut un silence.

Puis j'ajoutai :

— Et parfois, lorsqu'elle est trop lente ou trop fatiguée, elle devient la nourriture d'un oiseau. Alors sa vie continue encore autrement. Elle nourrit l'oiseau. Et l'oiseau nourrit ses petits. Et ces petits prendront plus tard leur place dans le ciel, dans les arbres, dans les chants du matin.

Le petit apiculteur leva les yeux vers les guêpiers.

Il ne les regardait plus tout à fait de la même manière.

— Alors, dit-il, même quand une abeille meurt, elle peut encore servir au vivant ?

— Oui, lui répondis-je. Le vivant ne garde presque rien pour lui seul. Il transforme, il transmet, il partage, il reprend. Cela peut sembler cruel parfois. Mais c'est aussi ce qui permet au monde de continuer.

Il réfléchit longtemps.

Puis il dit :

— Les grandes personnes n'aiment pas beaucoup ça.

— Non, répondis-je. Les grandes personnes aiment ce qui est simple à ranger, ce qui est facile à contrôler. Elles veulent souvent qu'une chose soit entièrement bonne, ou entièrement mauvaise. Elles aiment mal les équilibres fragiles.

Le petit apiculteur regarda encore les guêpiers.

Puis il me demanda :

— Et s'il y en a trop ?

— Alors l'équilibre se casse, lui dis-je. C'est toujours cela qu'il faut surveiller : non pas qu'il y ait de la vie, mais qu'il n'y ait pas trop d'une seule vie au point d'empêcher les autres.

Il hocha la tête.

Je vis qu'il pensait déjà à son monde.

À ses oiseaux.

À ses abeilles futures.

À son pommier.

Et peut-être aussi à lui-même.

Au bout d'un moment, il dit seulement :

— C'est difficile, de prendre soin d'un monde.

— Oui, répondis-je. Très difficile.

Puis, après un silence :

— Mais c'est une très belle occupation.

Les guêpiers s'éloignèrent peu à peu.

Ils devinrent de petites couleurs mouvantes dans la lumière.

Le petit apiculteur les suivit longtemps des yeux.

Et il murmura :

— Alors il faudra aussi que j'apprenne à ne pas vouloir tout sauver de tout.

Je ne répondis rien.

Car je trouvais qu'il venait de dire une chose très juste.

*Chapitre VI —  
Le dernier printemps*



## Chapitre VI :

### Le dernier printemps

Après cela, je connus mieux encore le pommier.

Je ne l'avais jamais vu.

Et pourtant, à force d'entendre le petit apiculteur parler de lui, il me semblait que son ombre nous avait rejoints jusque dans la garrigue.

Avec certains êtres, c'est ainsi.

On ne les rencontre pas tout de suite. On les devine d'abord à travers l'amour qu'un autre leur porte.

C'est alors qu'il me parla du départ.

Il me dit qu'il avait quitté sa planète à la fin du printemps.

Ce fut, m'expliqua-t-il, un moment très mélancolique.

Le pommier venait de fleurir. Comme chaque année, il avait couvert sa petite planète de lumière blanche. De loin, disait-il, on aurait cru un nuage posé sur la terre.

Puis les fleurs avaient commencé à tomber.

Une à une.

Doucement.

Sans bruit.

Et aucune n'avait été fécondée.

Il avait regardé la dernière fleur se faner, puis tomber au sol.

Alors il avait compris.

Il restait un an avant le dernier printemps.

Un an pour trouver des abeilles.

Un an pour les ramener.

Un an pour sauver, non pas le vieux pommier lui-même — car certaines choses sont déjà promises au temps — mais ce qu'il pouvait encore transmettre.

— C'est à ce moment-là, me dit-il, que j'ai décidé de partir.

Je l'imaginai seul sur sa petite planète, debout devant le vieux pommier, regardant tomber la dernière fleur.

Et je trouvai qu'il fallait beaucoup de courage pour quitter ce qu'on aime afin d'essayer de le sauver.

— Tu n'as pas eu peur ? lui demandai-je.

— Si, dit-il. Mais c'est quand on aime quelque chose qu'on a peur pour elle. Je ne pouvais pas rester dans ma peur.

Puis il ajouta :

— Et parfois il faut franchir sa peur pour continuer le chemin de la vie.

Je ne répondis rien.

Car je trouvais qu'il venait de dire une chose très juste.

*Chapitre VII*  
*La planète des Reflets*



## Chapitre VII :

### La planète des Reflets

Dans le voyage qui le menait de son monde jusqu'à la Terre, le petit apiculteur traversa d'autres planètes.

Il me parla de la première qu'il avait visitée.

La première planète que visita le Petit Apiculteur était toute brillante.

De loin, elle ressemblait à une étoile un peu plus fière que les autres, comme si elle voulait être regardée plus longtemps.

Lorsqu'il y posa le pied, il fut ébloui.

Partout, il y avait des lumières. Des écrans suspendus dans l'air, des surfaces lisses comme des miroirs, et des reflets... des milliers de reflets.

Au centre de la planète se tenait un homme.

Il ne regardait ni le ciel, ni le sol, ni même le Petit Apiculteur.

Il regardait un écran, très près de son visage.

— Bonjour, dit le Petit Apiculteur.

— Attends... dit l'homme. Ne bouge pas.

Il leva un petit objet vers lui, et fit un sourire très appliqué.

— Voilà. Parfait.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda le Petit Apiculteur.

— Je me montre.

— À qui ?

L'homme parut surpris.

— À tout le monde, bien sûr.

Le Petit Apiculteur regarda autour de lui.

Il n'y avait personne.

— Mais... il n'y a personne.

— Si, si, dit l'homme en tapotant son écran. Regarde.

Il lui montra une suite de petits signes qui apparaissaient et disparaissaient.

— Ils m'aiment.

— Qui ça ?

— Les autres.

— Où sont-ils ?

L'homme hésita un instant, puis répondit :

— Là.

Mais il montrait toujours son écran.

Le Petit Apiculteur s'approcha.

Sur l'écran, il vit des images de fleurs, très belles, très colorées.

— Elles sont jolies, dit-il. Elles sentent bon ?

— Je ne sais pas, répondit l'homme. Je ne les ai jamais senties.

— Tu les as cueillies ?

— Non.

— Tu les as touchées ?

— Non plus.

Le Petit Apiculteur resta silencieux.

Il leva les yeux vers le ciel. Il était noir, malgré toutes les lumières.

— Pourquoi tu ne regardes pas les vraies ? demanda-t-il doucement.

— Parce que celles-ci sont plus importantes.

— Pourquoi ?

L'homme sourit.

— Parce que les gens les regardent.

Il se redressa un peu, fier :

— Regarde, dit-il. Celui-ci m'aime.

— Est-ce que tu l'aimes aussi ? demanda le Petit Apiculteur.

L'homme ne répondit pas tout de suite.

Puis il dit :

— Ce n'est pas nécessaire.

Le Petit Apiculteur sentit quelque chose de fragile, comme un silence trop grand.

Il fit quelques pas et aperçut une fleur, au bord de la planète.

Une vraie.

Elle était toute petite. Personne ne la regardait.

Il s'approcha.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour, répondit la fleur.

— Tu es jolie.

— Merci.

— Pourquoi personne ne te regarde ?

La fleur répondit doucement :

— Parce que je ne brille pas.

Le Petit Apiculteur baissa les yeux. Pour lui la fleur

brillait.

Puis il retourna vers l'homme.

— Tu sais, dit-il, moi j'aime mieux ce qui ne se montre pas.

— Ça ne sert à rien, répondit l'homme.

— Pourquoi ?

— Parce que personne ne le voit.

Le Petit Apiculteur resta un moment sans parler.

Puis il dit :

— Peut-être... mais moi je l'ai vu.

L'homme haussa les épaules.

Le Petit Apiculteur reprit sa route.

En quittant la planète, il se dit :

« Il cherche à être vu...  
mais il ne voit plus rien. »

Et cela le rendit un peu triste.

# Chapitre VIII

## La planète des Mangeurs Heureux



## Chapitre VIII :

### La planète des Mangeurs Heureux

La seconde planète était très colorée.

De loin, elle ressemblait à un immense jardin.

Il y avait des fruits parfaitement ronds, des boissons éclatantes, des tables dressées comme pour une fête sans fin.

Le Petit Apiculteur se dit :

« Cette planète doit être joyeuse. »

Mais lorsqu'il s'en approcha, il trouva le silence.

Au milieu de la planète, un homme s'activait avec précision.

Il versait des liquides dans des machines, appuyait sur des boutons, mélangeait des poudres.

— Bonjour, dit le Petit Apiculteur.

— Bonjour, répondit l'homme sans lever les yeux.

— Que fais-tu ?

— Je fabrique de la nourriture.

Le Petit Apiculteur regarda les fruits brillants autour de lui.

— Ils ont l'air très bons.

— Ils sont parfaits, dit l'homme.

— Tu les as goûtés ?

— Non.

— Pourquoi ?

L'homme s'arrêta un instant, comme surpris par la question.

— Ce n'est pas mon rôle.

— Quel est ton rôle ?

— Faire en sorte que les gens aient envie de manger.

Le Petit Apiculteur ne comprit pas tout de suite.

Il observa les habitants de la planète.

Ils mangeaient sans s'arrêter.

Leurs assiettes étaient pleines, leurs mains occupées... mais leurs visages restaient fatigués.

— Ils ont l'air tristes, dit-il.

— Non, dit l'homme. Ils sont satisfaits.

— Quelle est la différence ?

L'homme hésita.

— Ils continuent de manger, dit-il finalement.

Le Petit Apiculteur s'approcha d'une table.

Il prit un fruit. Il était lisse, parfait... mais il n'avait aucune odeur.

Il le reposa.

— Où poussent-ils ? demanda-t-il.

— Ils ne poussent pas, répondit l'homme. On les fabrique.

— Il n'y a pas de jardin ?

— Ce n'est pas nécessaire.

— Et les graines ?

— Inutiles.

— Et la terre ?

L'homme haussa légèrement les épaules :

— Trop imprévisible.

Le Petit Apiculteur regarda autour de lui.

Il n’y avait ni vent, ni insectes, ni bruit.

Tout semblait propre... mais immobile.

— Et ça leur donne de la force ? demanda-t-il.

— Ça leur donne envie de revenir, répondit l’homme.

— Revenir où ?

— Ici.

Le Petit Apiculteur resta longtemps silencieux.

Puis il demanda :

— Pourquoi veux-tu qu’ils reviennent ?

L’homme répondit simplement :

— Parce que c’est comme ça que je gagne.

— Tu gagnes quoi ?

— Plus.

Le Petit Apiculteur ne posa pas d’autre question.

Il observa une dernière fois les tables pleines, les regards vides, les fruits sans parfum.

Puis il dit :

— Chez moi, une seule chose suffit.

— Quoi donc ? demanda l’homme.

— Quelque chose de vrai.

L’homme ne répondit pas. Le Petit Apiculteur reprit sa route.

En quittant la planète, il se dit :

« Ils mangent des choses parfaites...mais ils oublient de se nourrir. »

*Chapitre IX*  
*La planète du Tisseur de Couleurs*



# Chapitre IX :

## La planète du Tisseur de Couleurs

La troisième planète était douce.

Elle ne brillait pas comme les autres.

Elle semblait respirer lentement, comme un monde qui n'a rien à prouver.

Quand le Petit Apiculteur y arriva, il entendit un léger bruit...

comme un fil que l'on tire.

Au centre de la planète, un vieil homme était assis devant un métier à tisser.

Il passait des fils entre ses doigts avec une grande patience.

— Bonjour, dit le Petit Apiculteur.

— Bonjour, répondit le vieil homme en souriant.

— Que fais-tu ?

— Je tisse.

Le Petit Apiculteur s'approcha.

Il vit que les fils étaient de toutes les couleurs, mais aussi de toutes les formes.

Certains étaient épais, d'autres très fins. Certains étaient rugueux, d'autres presque invisibles.

— Pourquoi sont-ils tous différents ? demanda-t-il.

— Parce qu'ils viennent d'endroits différents, répondit le vieil homme.

— Tu ne préfères pas qu'ils soient pareils ?

Le vieil homme leva les yeux.

— Et toi, préfères-tu que les fleurs aient toutes le même parfum ?

Le Petit Apiculteur réfléchit.

— Non... dit-il.

— Alors c'est pareil pour les êtres, répondit le tisseur.

Le Petit Apiculteur regarda autour de lui.

Il aperçut des habitants étranges :  
certains parlaient très vite, d'autres très lentement,  
certains étaient silencieux, d'autres riaient sans raison,  
certains comprenaient tout, d'autres posaient beaucoup  
de questions.

— Ils sont... différents, dit-il.

— Oui.

— Et ils vivent ensemble ?

— Oui.

— Ils ne se disputent pas ?

Le tisseur sourit.

— Parfois.

— Et alors ?

— Alors ils apprennent.

Le Petit Apiculteur resta silencieux un moment.

Puis il montra le tissu.

— À quoi ça sert ?

— À les relier.

— Ils ne peuvent pas le faire tout seuls ?

Le vieil homme posa ses mains sur les fils.

— Ils le font déjà. Moi, je leur rappelle seulement.

Le Petit Apiculteur observa un fil qui tremblait.

— Celui-ci a l'air fragile.

— Oui.

— Il ne va pas casser ?

— Si je le laisse seul, peut-être.

— Et si tu le relies ?

— Alors il devient solide.

Le Petit Apiculteur s'assit à côté de lui.

— Chez moi, dit-il doucement, il y a des choses très différentes... mais elles tiennent ensemble.

— Alors tu connais déjà mon travail, répondit le tisseur.

Le Petit Apiculteur sourit.

Puis il demanda :

— Que se passe-t-il si quelqu'un veut devenir comme les autres ?

Le vieil homme ne répondit pas tout de suite.

Il prit un fil, le tira... et le montra.

Le fil était devenu terne.

— Il perd sa couleur, dit-il.

— Et après ?

Le vieil homme tira encore.

Le fil se brisa.

Le Petit Apiculteur baissa les yeux.

— Alors... être différent, ce n'est pas un problème ?

— Non, dit le tisseur.

— C'est quoi, alors ?

Le vieil homme sourit doucement.

— C'est une richesse.

Le Petit Apiculteur resta longtemps sans parler.

Puis il se leva.

— Je dois partir.

— Je sais, dit le tisseur.

— Merci.

— Reviens quand tu voudras.

Le Petit Apiculteur fit quelques pas, puis se retourna :

— Est-ce que ton tissu sera un jour terminé ?

Le vieil homme secoua la tête.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que le monde change tout le temps.

Le Petit Apiculteur reprit sa route.

En quittant la planète, il se dit :

« Ce qui est fragile tout seul...  
devient solide quand c'est relié. »

Et pour la première fois depuis le début de son voyage,  
il se sentit un peu apaisé.

# Chapitre X

## La planète du Maître des Rouages



## Chapitre X :

### La planète du Maître des Rouages

La quatrième planète était très ordonnée.

Elle tournait sans un bruit, avec une précision parfaite. De loin, elle ressemblait à une horloge.

Quand le Petit Apiculteur y posa le pied, il entendit un cliquetis régulier.

Comme si quelque chose comptait le temps à sa place.

Au centre de la planète se tenait un homme.

Il était entouré de leviers, de cadrans, de boutons et de machines.

Il courait d'un endroit à l'autre sans jamais s'arrêter.

— Bonjour, dit le Petit Apiculteur.

— Attends ! répondit l'homme. Pas maintenant.

Il tira un levier.

Une pluie fine se mit à tomber.

Il tourna une roue.

Le vent se leva.

Il appuya sur un bouton.

Une lumière douce apparut.

— Voilà, dit-il enfin. Bonjour.

— Bonjour, répéta le Petit Apiculteur. Que fais-tu ?

— Je m'occupe de tout.

— De quoi ?

— De tout ce qui doit fonctionner.

Le Petit Apiculteur regarda autour de lui.

Les fleurs s'ouvraient toutes en même temps.

Puis elles se refermaient toutes en même temps.

— C'est toi qui fais ça ?

— Oui.

— Pourquoi ?

L'homme parut étonné.

— Pour que ce soit bien fait.

— Avant, ce n'était pas bien fait ?

L'homme hésita.

— C'était... imprévisible.

— Et maintenant ?

— Maintenant, tout est sous contrôle.

Le Petit Apiculteur observa une fleur.

Elle s'ouvrit brusquement, comme si on lui avait donné un ordre.

— Elle n'a pas l'air heureuse, dit-il.

— Ce n'est pas important, répondit l'homme. Elle est à l'heure.

Le Petit Apiculteur resta silencieux.

Puis il demanda :

— Tu te reposes quand ?

L'homme éclata d'un petit rire sec.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que si j'arrête...

Il ne termina pas sa phrase.

Un cadran se mit à clignoter.

Il courut, ajusta un bouton, puis revint.

— Parce que tout s'arrête, dit-il.

— Tout ?

— Oui.

Le Petit Apiculteur réfléchit.

— Avant que tu sois là... ça fonctionnait comment ?

L'homme s'arrêta net.

— Avant ?

Il sembla chercher dans sa mémoire.

— Avant... ça fonctionnait tout seul.

— Et ça marchait ?

— Oui.

— Alors pourquoi tu as changé ?

L'homme baissa les yeux.

— Parce que je ne comprenais pas.

Le Petit Apiculteur s'approcha doucement.

— Et maintenant, tu comprends ?

L'homme regarda ses machines.

Elles faisaient du bruit. Beaucoup de bruit.

— Non, pas tout dit-il.

Un silence s'installa.

Puis un autre cadran se mit à vibrer.

L'homme sursauta.

— Je dois y aller.

Il courut encore.

Le Petit Apiculteur resta seul un instant.

Il regarda les fleurs qui s'ouvraient sans attendre le soleil,  
le vent qui soufflait sans direction,  
la pluie qui tombait sans nuages.

Tout fonctionnait.

Mais rien ne vivait.

L'homme revint, essoufflé.

— Tu vois, dit-il, ça ne s'arrête jamais.

— Oui, dit le Petit Apiculteur.

— C'est rassurant.

Le Petit Apiculteur ne répondit pas.

Puis il dit doucement :

— Chez moi... il y a des choses que je ne comprends pas.

— Et ça ne te dérange pas ?

— Non.

— Pourquoi ?

Le Petit Apiculteur sourit légèrement.

— Parce qu'elles savent très bien se débrouiller sans moi.

L'homme resta immobile.

Ses mains tremblaient un peu.

— Moi... dit-il, je ne peux plus.

Le Petit Apiculteur le regarda longuement.

Puis il reprit sa route.

En quittant la planète, il se dit :

« Il a voulu tout maîtriser, devenir maître de tout...

et il est devenu prisonnier de tout. »

Et le bruit des machines continua longtemps derrière lui.

# Chapitre XI

## *La planète des Saisons Perdues*



# Chapitre XI :

## La planète des Saisons Perdues

La cinquième planète était étrange.

De loin, elle changeait de couleur sans arrêt.  
Par moments, elle était blanche comme l'hiver, puis soudain brûlante comme l'été.

Le Petit Apiculteur y posa le pied avec précaution.

Il sentit d'abord un vent glacé.  
Puis, presque aussitôt, une chaleur lourde.

— C'est curieux... murmura-t-il.

Il fit quelques pas.

La terre était sèche et craquelée.  
Mais un peu plus loin, elle était détrempée, comme après une pluie violente.

Au milieu de la planète, un homme s'agitait.

Il changeait de vêtements sans cesse.  
Un manteau, puis une chemise, puis un manteau encore.

— Bonjour, dit le Petit Apiculteur.

— Attends ! répondit l'homme en tremblant.

Il enfila une écharpe.

Puis il la retira aussitôt.

— Bonjour, reprit-il enfin.

— Pourquoi changes-tu tout le temps ?

— Parce que je ne sais jamais.

— Tu ne sais pas quoi ?

— Le temps qu’il va faire.

Le Petit Apiculteur leva les yeux vers le ciel.

Il était agité, instable, comme s’il hésitait.

— Il n’est pas d’accord, dit-il.

— Avant, il l’était, répondit l’homme.

— Avant quoi ?

— Avant... tout ça.

Le Petit Apiculteur regarda autour de lui.

Il vit des plantes fanées à côté de jeunes pousses gelées.

Des fruits tombés trop tôt.

Des arbres qui semblaient perdus.

— Tu cultivais ici ? demanda-t-il.

— Oui.

— Et maintenant ?

L’homme haussa les épaules.

— Maintenant, j’essaie.

— Qu’est-ce qui a changé ?

L’homme hésita.

— Le temps ne m’écoute plus.

— Il t’écoutait avant ?

— Non... mais je le comprenais.

Le Petit Apiculteur resta silencieux.

Puis il demanda :

— Et pourquoi tu ne le comprends plus ?

L’homme regarda ses mains.

— Parce qu’il a changé trop vite.

Un vent chaud traversa la planète.  
Puis une pluie brutale s'abattit sans prévenir.

Le Petit Apiculteur recula d'un pas.

— Est-ce que ça va s'arranger ? demanda-t-il.

L'homme ne répondit pas tout de suite.

Puis il dit doucement :

— Je ne sais pas.

— Tu es seul ici ?

— Oui.

— Il n'y a personne pour t'aider ?

— Si... mais ils sont loin.

— Pourquoi ?

L'homme leva les yeux.

— Parce qu'on pensait que ça n'arriverait pas.

Le Petit Apiculteur ne comprit pas tout, mais il sentit une grande fatigue dans la voix de l'homme.

Il regarda le ciel une dernière fois.

— Il est triste, dit-il.

— Qui ?

— Le ciel.

L'homme esquissa un sourire fatigué.

— Peut-être.

Le Petit Apiculteur fit quelques pas, puis s'arrêta.

— Est-ce que tu peux encore apprendre à l'écouter ?  
demanda-t-il.

L'homme regarda l'horizon.

— J'essaie.

Le Petit Apiculteur hocha la tête.

Puis il reprit sa route.

En quittant la planète, il se dit :

« Ce n'est pas le ciel qui est perdu...  
ce sont les hommes qui ne savent plus lui  
répondre. »

Et pour la première fois,  
il sentit que le voyage devenait grave.

# *Chapitre XII*

## *La Terre*



## Chapitre XII :

### La Terre

La septième planète était donc la Terre.

Le Petit Apiculteur arriva dans un champ immense.

Un champ de fleurs magnifiques, à perte de vue.

Elles étaient grandes, droites, parfaitement alignées, et leurs couleurs semblaient presque trop belles pour être vraies.

Il s'y promena longtemps, le cœur léger.

« S'il y a des fleurs, se dit-il, je trouverai sûrement des abeilles. »

Alors il chercha.

Il regarda entre les pétales, tendit l'oreille, observa le ciel...

mais il n'entendit aucun bourdonnement.

Pas un seul.

Le silence lui parut étrange.

Au bord du champ, il aperçut un lapin.

— Bonjour, dit le Petit Apiculteur. Je cherche des abeilles. Est-ce que tu pourrais m'aider à en trouver ?

Le lapin leva la tête, le regarda, puis répondit calmement :

— Ici, tu ne verras pas d'abeilles.

Le Petit Apiculteur fut surpris.

— Mais pourtant... il y a plein de fleurs. Les abeilles butinent les fleurs.

Le lapin secoua doucement la tête.

— Oui... mais celles-ci sont particulières.

— Particulières ?

— Elles sont empoisonnées.

Le Petit Apiculteur recula d'un pas.

— Empoisonnées ?

— Elles sont jolies de l'extérieur, dit le lapin, mais elles empoisonnent celles qui s'en approchent.

Le Petit Apiculteur regarda les fleurs.

Elles n'avaient pas changé.

Elles étaient toujours aussi belles.

— Alors les abeilles... ?

— Elles fuient ces fleurs, répondit le lapin.

Le Petit Apiculteur resta silencieux.

Puis il dit, comme pour lui-même :

— C'est étrange... pourquoi des fleurs qui ont besoin des abeilles les empoisonneraient ?

Le lapin répondit :

— Celles-ci n'ont pas besoin d'elles.

— Comment ça ?

— Ce sont les hommes qui les ont créées.

Le Petit Apiculteur fronça les sourcils.

— Elles n'ont besoin que de produits, ajouta le lapin.  
Pas du vivant.

Le Petit Apiculteur baissa les yeux.

Le champ lui parut soudain très différent.

— Alors... où sont les abeilles ? demanda-t-il doucement.

Le lapin regarda l'horizon.

— Ici, dans ce champ-là, tu n'en trouveras pas.

Il marqua une pause, puis ajouta :

— Traverse la forêt. De l'autre côté, il n'y a pas de culture. Là-bas... tu en trouveras sûrement.

Le Petit Apiculteur leva les yeux vers la lisière sombre au loin.

Il remercia le lapin.

Puis il quitta le champ.

En marchant, il se dit :

« Ce qui est vivant, .... doit rester connecter au vivant. »

*Chapitre XIII*  
*De l'autre côté du champ*



## Chapitre XIII :

### De l'autre côté du champ

Le Petit Apiculteur marcha longtemps.

Il traversa la forêt dont lui avait parlé le lapin.  
Elle était fraîche et silencieuse, comme si la Terre y respirait autrement.

Puis, en sortant de l'ombre des arbres, il tomba dans un autre champ.

Celui-ci n'était pas aligné.

Les fleurs y poussaient librement, un peu de travers, un peu en désordre... mais vivantes.

En s'approchant, il entendit enfin un bruit.

Un bourdonnement.

Il leva la tête et aperçut, posé sur une fleur, un insecte rond et velu, occupé à travailler.

Le Petit Apiculteur s'approcha doucement.

— Bonjour, dit-il.

L'insecte leva à peine la tête.

— Bonjour.

— Mais toi... tu es une abeille ?

L'insecte sembla amusé.

— Non, répondit-il. Je suis un bourdon. *Bombus terrestris*, pour être précis.

Le Petit Apiculteur répéta doucement :

— *Bombus... terrestris...*

Puis il demanda :

— Mais que fais-tu dans la fleur ?

Le bourdon replongea la tête dans le cœur de la fleur.

— Je butine, dit-il. Je prends le nectar. C'est une eau sucrée, ça me sert de nourriture.

Il ressortit, couvert de fines poussières dorées.

— Et en même temps, ajouta-t-il, avec mes poils... en me frottant... je lui rends un service.

— Quel service ?

— Je la pollinise.

Le Petit Apiculteur ouvrit grand les yeux.

— Ah !... Il n'y a pas que les abeilles qui pollinisent ?

Le bourdon eut un petit rire.

— Non, bien sûr que non.

Il se redressa légèrement.

— Il y a les papillons, les syrphes, les mouches, certains coléoptères... même de tout petits insectes que tu ne vois presque pas.

Il fit une pause.

— Le monde est plein de mains invisibles.

Le Petit Apiculteur regarda autour de lui.

Le champ semblait soudain habité d'une vie qu'il n'avait pas remarquée.

— Moi, dit-il doucement, j'ai un pommier... et il veut que je lui ramène des abeilles pour le polliniser.

Le bourdon hocha la tête.

— Des abeilles... il y en a beaucoup ici, en France.

— Ah bon ?

— Oui. Des milliers d'espèces différentes.

Le Petit Apiculteur parut surpris.

— Des milliers ?

— Certaines, les plus généreuses, vivent en grandes communautés et produisent du miel pour les hommes.

— Et les autres ?

— Les autres vivent seules, ou en petits groupes. Elles ne font pas de miel... mais elles travaillent tout autant.

Le Petit Apiculteur resta pensif.

— Alors... elles sont importantes aussi ?

Le bourdon le regarda avec douceur.

— Peut-être même plus qu'on ne le croit.

Le Petit Apiculteur sourit.

Puis il demanda :

— Est-ce que tu sais où je pourrais trouver des abeilles ?

Le bourdon réfléchit un instant.

Puis il dit :

— Si tu cherches des pommiers... il y a un champ plus loin.

— Où ça ?

— Derrière le ruisseau... après la colline.

Le Petit Apiculteur regarda dans la direction indiquée.

— Merci, dit-il.

— Bon voyage, répondit le bourdon.

Le Petit Apiculteur fit quelques pas, puis se retourna :

— Tu fais beaucoup de choses pour les fleurs...

Le bourdon reprit son travail.

— On se rend service, dit-il simplement.

Le Petit Apiculteur hocha la tête.

Puis il reprit sa route.

En marchant, il se dit :

« Il y a des êtres que l'on ne voit presque pas...

et pourtant, tout dépend d'eux. »

Et il suivit le ruisseau,  
en direction des pommiers.

*Chapitre XIV*  
*Le champ des pommiers*



## Chapitre XIV :

### Le champ des pommiers

Le Petit Apiculteur marcha longtemps.

Il suivit le ruisseau, puis gravit la colline dont lui avait parlé le bourdon.

Lorsqu'il arriva au sommet, il s'arrêta.

Devant lui s'étendait un champ immense de pommiers.

Ils étaient parfaitement alignés.

Droits, réguliers, tous à la même hauteur.

On aurait dit une armée silencieuse.

Le Petit Apiculteur resta immobile.

Il pensa à son pommier.

Le sien était seul.

Un peu penché.

Ses branches partaient dans tous les sens, comme s'il cherchait le ciel à sa manière.

Il n'était pas parfait.

Mais il était vivant.

Ici, les pommiers étaient tous semblables.

Trop semblables.

Le Petit Apiculteur descendit dans le champ.

Il passa entre les rangées.

Il n'y avait pas de bruit.

Pas de vent dans les feuilles.

Pas de mouvement.

Seulement l'ordre.

Il s'arrêta devant un pommier.

— Bonjour, dit-il.

Le pommier répondit d'une voix lente :

— Bonjour.

— Tu es très... droit.

— On nous a aidés à l'être.

— Pourquoi ?

— Pour produire.

Le Petit Apiculteur regarda autour de lui.

— Vous êtes nombreux.

— Oui.

— Vous êtes heureux ?

Le pommier ne répondit pas tout de suite.

Puis il dit :

— Nous sommes utiles.

Le Petit Apiculteur baissa les yeux.

— Moi, j'ai un pommier, dit-il doucement.

— Ah ?

— Il est seul.

— Alors il doit produire moins.

— Peut-être... mais il me parle.

Le pommier resta silencieux.

Le Petit Apiculteur releva la tête.

— Je cherche des abeilles. Est-ce que tu sais où je peux en trouver ?

Le pommier répondit :

— Ici, il y en a... parfois.

— Parfois ?

— Quand nous fleurissons.

— Et le reste du temps ?

— Elles ne viennent pas.

— Pourquoi ?

Le pommier hésita.

Puis il dit :

— Parce que le sol devient dangereux.

Le Petit Apiculteur fronça les sourcils.

— Dangereux ?

— L'homme qui s'occupe de nous répand des produits.

— Quels produits ?

— Des produits pour nous protéger.

— Vous protéger de quoi ?

— Des maladies... et des insectes.

Le Petit Apiculteur resta un moment sans parler.

— Et ça protège vraiment ? demanda-t-il.

— Oui.

— Et les abeilles ?

Le pommier baissa légèrement ses branches.

— Elles ne viennent plus.

Un silence passa entre eux.

Le Petit Apiculteur regarda les pommes, bien rondes, bien lisses.

— Et les gens... ils les mangent quand même ?

— Oui.

— Même avec le poison ?

Le pommier répondit doucement :

— Ils ne le voient pas.

Le Petit Apiculteur sentit quelque chose se serrer en lui.

Il regarda les rangées parfaites, le sol nu, l'absence de vie.

— Chez moi, dit-il, il y a moins... mais il y a tout.

Le pommier ne répondit pas.

Le vent passa faiblement, comme un souvenir.

— Est-ce qu'il y a encore des abeilles quelque part ?  
demanda le Petit Apiculteur.

Le pommier releva légèrement ses branches.

— Oui.

— Où ça ?

— Au bout du chemin.

— Quel chemin ?

— Suis l'ancienne voie ferrée.

Le Petit Apiculteur regarda au loin.  
Une ligne fine traversait le paysage.

— Et après ?

— Tu trouveras un tunnel.

— Et après le tunnel ?

— Il y a un apiculteur.

Le Petit Apiculteur sentit son cœur se réchauffer.

— Merci, dit-il.

— Bon voyage, répondit le pommier.

Le Petit Apiculteur fit quelques pas, puis se retourna :

— Tu aimerais être différent ?

Le pommier resta longtemps silencieux.

Puis il dit :

— J'aimerais être libre.

Le Petit Apiculteur hocha la tête.

Puis il reprit sa route.

En quittant le champ, il se dit :

« On peut être parfaitement aligné...  
et pourtant profondément perdu. »

Et il suivit la vieille voie ferrée,  
en direction du tunnel.

## Chapitre XV

*Ce que m'enseigna le Petit Apiculteur*



## Chapitre XV :

### Ce que m'enseigna le Petit Apiculteur

Et c'est ainsi qu'il arriva jusqu'à moi.

Pendant que je m'occupais de mes abeilles, la tête plongée dans les ruches, le Petit Apiculteur me racontait ses voyages.

Il parlait doucement, comme s'il déroulait un fil invisible.

Ses mots avaient le goût des étoiles.

Il me parla des planètes qu'il avait visitées, des hommes pressés, des hommes seuls, des hommes qui avaient oublié.

Puis il se tut.

Et il me regarda.

— Et maintenant... qu'est-ce que je dois faire ?

Je levai la tête.

Ses yeux étaient sérieux.

— Comment ça marche, une ruche ?

— Comment je fais pour la transporter ?

— Comment je fais pour m'en occuper ?

Il posa encore beaucoup de questions. Des questions d'enfant... mais aussi des questions très profondes. Et surtout, très urgentes.

Je compris alors que le temps comptait pour lui.

Je ne savais pas combien de temps il avait mis pour arriver jusqu'à moi, ni combien de temps il lui restait avant de repartir vers son monde. Mais je sentais que quelque chose l'attendait.

Alors je m'assis près de lui, et je commençai à lui expliquer.

— Une ruche, lui dis-je, c'est un peuple.

Il m'écoutait sans bouger.

— Il y a une reine.

— Comme un roi ? demanda-t-il.

— Non, répondis-je. Elle ne commande pas comme les hommes l'imaginent. Mais elle donne la vie, et plus encore : elle donne le ton.

Le Petit Apiculteur fronça légèrement les sourcils.

— Le ton ?

— Oui. C'est elle qui impose son caractère à toute la ruche. Certaines reines sont très organisées. Alors tout fonctionne bien. Chaque chose est à sa place, chaque abeille semble savoir ce qu'elle a à faire, et la ruche travaille avec justesse. D'autres, au contraire, sont paresseuses ou désordonnées. Alors la ruche se dérègle. Plus rien n'est vraiment à sa place. Petit à petit, tout devient fragile.

Le silence s'installa.

— Elles peuvent mourir ? demanda-t-il doucement.

— Oui. Toutes.

Il baissa les yeux.

Puis il demanda :

— Et toi... qu'est-ce que tu fais ?

Je pris le temps de répondre.

— Pour sauver la colonie, je dois parfois changer la reine.

— La changer ?

— Oui.

— Et l'ancienne ?

Je regardai mes mains.

— Je la sacrifie.

Le vent passa doucement entre nous.

— C'est pour sauver toutes les autres, ajoutai-je.

Il hocha lentement la tête.

— Une seule peut donc mettre toutes les autres en danger...

— Oui, lui dis-je. Et une seule peut aussi les faire vivre en harmonie.

Je repris :

— La reine pond des œufs. Beaucoup d'œufs. Parfois jusqu'à deux mille par jour.

— Deux mille ? répéta-t-il.

— Oui. Plus que son propre poids.

Il resta silencieux un moment.

— Et les autres ?

— Les autres sont des ouvrières.

— Elles travaillent ?

— Toujours.

Je lui expliquai alors leurs métiers.

— Au début de leur vie, elles nettoient. Puis elles deviennent nourrices. Elles s'occupent des plus jeunes.

Le Petit Apiculteur sourit.

— Comme des grandes sœurs.

— Oui. Ensuite, elles construisent. Elles fabriquent la cire, elles bâtissent les alvéoles.

— Elles construisent leur maison ?

— Oui.

— Et après ?

— Après, elles sortent.

— Elles partent ?

— Elles deviennent butineuses. Elles cherchent les fleurs. Elles explorent le monde.

Le Petit Apiculteur leva les yeux, comme s'il comprenait.

— Comme moi.

Je souris.

— Certaines deviennent gardiennes. Elles protègent la ruche.

— Elles se battent ?

— Parfois.

Le Petit Apiculteur resta pensif.

— Et les mâles ?

— Ils sont là pour rencontrer une reine.

— Et après ?

Je haussai légèrement les épaules.

— Après... ils disparaissent.

Il regardait la ruche, très attentivement.

Je lui expliquai ensuite comment elles communiquaient.

— Elles dansent.

— Elles dansent ?

— Oui. Elles indiquent où sont les fleurs. Elles parlent avec leur corps.

— Et elles parlent autrement ?

— Oui. Avec des odeurs.

— Des odeurs ?

— Des messages invisibles. Elles se comprennent sans se voir.

Le Petit Apiculteur ferma les yeux un instant.

— C'est comme un langage secret.

— Exactement.

Je lui parlai du miel.

— Pour faire du miel, il faut des fleurs.

— Oui.

— Mais pas seulement.

— Ah bon ?

— Il faut que les fleurs soient d'accord.

— D'accord ?

— Il faut qu'elles aient de l'eau.

De la chaleur.

De la vie.

— Et après ?

— Les abeilles récoltent le nectar. D'autres le transforment. D'autres ventilent la ruche pour le sécher.

— Elles travaillent ensemble ?

— Toujours.

Le Petit Apiculteur regarda la ruche comme on regarde un mystère.

— C'est compliqué, dit-il.

— Non, répondis-je. C'est juste un équilibre.

Il resta longtemps silencieux.

Puis il dit doucement :

— C'est vivant.

Je souris.

— Oui.

Un long moment passa.

Puis il leva les yeux vers moi.

— Tu crois que je peux en prendre soin ?

Je le regardai.

Il avait ce regard que j'avais déjà vu chez les abeilles :  
un regard simple... mais déterminé.

— Oui, dis-je. Si tu comprends que tu n'es pas le  
centre... mais une partie.

Il hocha la tête.

Et je compris que ce jour-là, ce n'était pas seulement  
moi qui lui avais expliqué la ruche...

...c'était lui qui m'avait rappelé pourquoi elle était si  
précieuse.



## Chapitre XVI :

### À quoi sert l'apiculteur

Le Petit Apiculteur me regarda longtemps.

Puis il me posa une question très simple :

— Mais toi... à quoi tu sers ?

Je souris.

C'était une question sérieuse.

— Qu'est-ce que tu fais ? ajouta-t-il.

Je pris un peu de temps avant de répondre.

— Dis-moi... comment faisaient les abeilles avant que je sois là ?

Le Petit Apiculteur réfléchit.

— Elles se débrouillaient toutes seules, dit-il.

— Oui.

Je hochai la tête.

— Elles n'avaient besoin de personne.

Elles vivaient, elles construisaient, elles trouvaient leur nourriture.

Le Petit Apiculteur me regarda.

— Alors pourquoi es-tu là ?

Je regardai mes ruches.

— Parce que l'homme est arrivé.

Le vent passa doucement.

— Au début, il a observé.  
Il a appris à vivre avec elles.

— Il les a aidées ?

— Parfois.

— Et après ?

Je soupirai légèrement.

— Après... il a voulu plus.

— Plus ?

— Plus de miel.

Plus vite.

Plus facilement.

Le Petit Apiculteur resta attentif.

— Alors il a commencé à choisir, expliquai-je.

À sélectionner.

À croiser.

— À changer les abeilles ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour qu'elles produisent davantage.

Le Petit Apiculteur baissa les yeux.

— Et ça a marché ?

— Un peu.

— Et maintenant ?

Je regardai la ruche.

— Maintenant... elles sont devenues plus fragiles.

Le Petit Apiculteur releva la tête.

— Fragiles ?

— Oui.

Elles ont perdu quelque chose.

— Quoi ?

Je pris le temps de répondre.

— Leur force d'avant.

Le silence s'installa.

— Alors... tu es là pour réparer ? demanda-t-il.

— Non, dis-je doucement.

Je suis là pour accompagner.

— Accompanyer ?

— Oui.

Je regarde.

J'écoute.

J'essaie de comprendre ce dont elles ont besoin.

Le Petit Apiculteur s'approcha de la ruche.

— Et tu leur donnes ?

— Si je peux.

— Pourquoi ?

— Pour qu'elles aillent bien.

— Et si elles vont bien ?

Je souris.

— Alors elles font du miel.

Le Petit Apiculteur réfléchit.

— Donc tu es là pour faire du miel ?

— Non, dis-je.

Je suis là pour qu'elles puissent vivre.

Il me regarda, surpris.

— Le miel... c'est un cadeau.

— Un cadeau ?

— Oui.

Quand tout va bien.

Je repris :

— Si les abeilles vont bien,  
si le temps est juste,  
si les fleurs sont d'accord...

— Les fleurs aussi ? demanda-t-il.

— Oui.

— Alors ?

— Alors elles produisent plus que ce dont elles ont besoin.

— Et ce surplus...

— Je peux le prendre.

Le Petit Apiculteur resta silencieux.

Puis il dit doucement :

— Et ton but... c'est quoi ?

Je regardai au loin.

— Qu'elles n'aient plus besoin de moi.

Il me regarda, étonné.

— Vraiment ?

— Oui.

— Mais alors... tu ne servirais plus à rien.

Je souris.

— Ce serait le plus beau des rôles.

Le Petit Apiculteur hocha lentement la tête.

Puis il murmura :

— Être utile... pour devenir inutile.

# *Chapitre XVII*

## *Le depart*



## Chapitre XVII :

### Le départ

Le Petit Apiculteur me regarda longtemps.

Puis il dit simplement :

— Il est temps pour moi de rentrer.

Je levai les yeux.

— Rentrer ?

— Oui. Retrouver mon monde... et mon pommier.

Il parlait doucement, mais avec une certitude tranquille.

— Tu ne peux pas partir comme ça, lui dis-je. À pied... tu habites loin.

Il ne répondit pas tout de suite.

Il regardait l'horizon, comme s'il savait déjà le chemin.

Je ne savais pas où il allait.

Ni comment il y irait.

Mais lui... semblait le savoir.

Il était baigné d'une confiance étrange.

Une confiance que je ne comprenais pas... mais que je respectais.

Il se tourna vers moi.

— Merci, dit-il.

— Merci de quoi ?

— De m'avoir expliqué.

Il serrait dans sa main le petit morceau de papier sur lequel j'avais dessiné une ruche.

Il y tenait comme à quelque chose de précieux.

Puis il se mit en marche.

Il s'éloigna doucement,  
au milieu des romarins et des pierres chaudes.

Il gravit lentement le talus,  
près du grand tas de pierres sèches.

Je le regardais partir.

Et soudain...

Un bruit.

Un bruit profond.

Un murmure puissant qui grandissait.

Je me retournai.

Des abeilles.

Des dizaines...

des centaines...

des milliers.

Elles sortaient d'une ruche à toute vitesse.

Elles tourbillonnaient dans l'air,  
dans un mouvement vivant, vibrant, immense.

Le bruit était fort.

Comme un battement d'ailes géant.

Comme un hélicoptère qui s'élève.

— Elles essaient... murmurai-je.

Car lorsque la ruche devient trop pleine,  
lorsqu'elle n'a plus assez de place pour travailler,  
la vieille reine s'en va.

Elle emporte avec elle une partie des abeilles,  
et une partie des réserves.

Elle quitte la maison.

Pour en trouver une autre.

Celles qui restent élèvent une nouvelle reine,  
et la vie continue.

C'est ainsi.

Le nuage d'abeilles s'éleva.

Il passa au-dessus de moi.

Un instant, le ciel sembla s'assombrir.

Puis il se dirigea... vers lui.

Le Petit Apiculteur avait atteint le sommet de la butte.

Les abeilles tournoyaient autour de lui.

De plus en plus près.

De plus en plus vite.

Comme si elles l'avaient choisi.

Je restai immobile.

Le temps semblait suspendu.

Puis, lentement, le nuage s'éleva.

Au-dessus des pins.

Au-dessus de la garrigue.

Et il disparut derrière la colline.

Le Petit Apiculteur n'était plus là.

Je restai longtemps à regarder le ciel vide.

Puis je me dis :

« Elles l'ont emmené. »

Je savais, au fond de moi, qu'il était en sécurité.

Je savais que ces abeilles,  
qui l'avaient choisi,  
sauraient aussi se laisser guider par lui.

Je savais qu'il retrouverait son monde.

Et son pommier.

Je savais que, là-bas,  
les fleurs seraient visitées,  
les fruits naîtraient,  
et que les pépins donneraient d'autres arbres.

Et parfois...

Quand le printemps revient,  
il arrive que des essaims se posent.

Dans un arbre.

Dans une haie.

Au détour d'un chemin.

Ils font une pause.

Avant de repartir.

Alors, si un jour,  
vous voyez un nuage d'abeilles suspendu dans le  
silence...

Arrêtez-vous.

Regardez bien.

Peut-être...

...que le Petit Apiculteur  
n'est jamais très loin.

*Chapitre —  
Ce que j'ai gardé pour moi*



# Chapitre XVIII :

## Ce que j'ai gardé pour moi

Cela fait maintenant plusieurs semaines que le Petit Apiculteur est reparti.

Je n'en ai parlé à personne.

Les grandes personnes aiment les preuves, les chiffres et les choses que l'on peut peser. Si je leur disais qu'un enfant venu d'un autre monde est reparti porté par un essaim d'abeilles, elles me répondraient sans doute que cela n'est pas sérieux. Je n'ai rien dit pour ne pas qu'on se moque de moi.

Mais j'ai voulu l'écrire.

D'abord pour ne pas oublier. Ensuite, parce qu'on ne sait jamais. Peut-être un jour tombera-t-il sur ces pages. Peut-être aussi qu'un jour quelqu'un verra, dans un essaim posé sur une branche, quelque chose de sa douceur et de sa lumière.

Depuis son départ, je regarde les ruches autrement.

Je les ouvrais déjà avec attention. À présent, je les ouvre avec gratitude.

Il m'a rappelé quelque chose que je savais, mais que j'avais laissé s'endormir sous l'habitude : le vivant n'a pas besoin qu'on le maîtrise. Il a besoin qu'on le respecte.

Il m'a appris aussi que ce qui est fragile n'est pas

forcément faible. Et que ce qui est petit n'est jamais sans importance.

Il m'arrive encore, certains jours, de lever les yeux lorsqu'un essaim traverse le ciel. Alors je me demande s'il a retrouvé son pommier, si les fleurs ont enfin donné des fruits, si d'autres jeunes pommiers sont nés des pépins tombés au sol, et si les oiseaux viennent toujours chanter dans les branches au lever du jour.

Moi, je crois que oui.

Je crois que les abeilles l'ont conduit jusqu'à son monde. Je crois qu'elles ont reconnu en lui quelqu'un qui savait déjà les aimer. Je crois que, là-bas, il prend soin de son pommier comme on veille une promesse. Et je crois que, lorsque le vent passe dans ses branches, il y a encore des oiseaux pour répondre.

Si un jour vous voyez un essaim suspendu dans un arbre, dans une haie, ou au bord d'un chemin, ne vous pressez pas.

Regardez-le bien.

Le monde contient plus de mystères que les grandes personnes ne veulent l'admettre.

Et si jamais vous rencontrez un enfant silencieux, au regard clair, qui semble écouter les petites choses mieux que les hommes, soyez gentils avec lui.

Dites-lui que je le remercie.

Dites-lui que je n'ai pas oublié son innocence, ni sa bienveillance, ni la lumière qu'il a déposée ici, un matin, au milieu des ruches et de la garrigue.

Et dites-lui surtout que, depuis son passage, je prends soin des abeilles avec encore plus de douceur.

Merci pour cette lecture.

Merci pour ce temps que vous avez passé avec nous.

Merci pour ce que vous ferez pour eux ...



Rejoignez nous.

[contact@les-ecoruches.fr](mailto:contact@les-ecoruches.fr)